Les métiers artisanaux dans la première moitié du 20 ème siècle

Par Anne-Marie Maleterre

Il y a 150 ans, en 1866, la commune de Sannat comptait 1565 habitants, dont seulement 219 dans le Bourg. La population était très agricole puisque les cultivateurs représentaient 55 %, les maçons étaient 21 %, les journaliers 10 %, le reste de la population était partagé entre sabotiers, aubergistes, et divers métiers plus ou moins isolés. Comme nous l'avions noté dans le livre précédent, le chef de famille, cultivateur et maçon se déclarait l'un ou l'autre, selon les recensements. Donc les pourcentages de maçons ou cultivateurs ne sont pas justes pris tels quels.

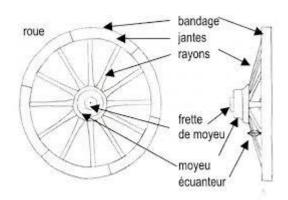
Avant la 2ème guerre, en 1936, la population était alors de 1014 habitants ; les chefs de famille cultivateurs étaient 50%, donc sensiblement le même pourcentage ; mais il n'y avait plus que 5 % de maçons, et 5 % de journaliers. En étudiant différents documents j'ai été surprise par le nombre d'aubergistes, le plus souvent un deuxième métier, puisqu'on trouvait aussi bien le sabotier-aubergiste, que le maréchal-aubergiste ou le cultivateur-aubergiste. La loi n'était pas aussi stricte que maintenant et la culture de nos anciens voulait que chaque transaction se conclue devant un verre. Notre petit bourg avait aussi un curé à demeure, nommé « desservant » dans les recensements, qui vivait au presbytère avec une domestique toujours d'âge canonique...

Autour de ce petit monde très près de la terre gravitaient des artisans qui lui étaient indispensables : les charrons, les forgerons, les maréchaux-ferrants, les sabotiers...

Après la guerre leur déclin s'est amorcé et peu ont survécu au progrès.

Le charron:

Le charron était un artisan important, il fabriquait, rénovait, adaptait et entretenait le matériel agricole en bois ; roue, charrette, brouette, manches d'outils, échelle, dents de râteaux ou de herse, mangeoires, râteliers...



L'hiver, il abattait et débitait les arbres qui lui fourniraient sa matière première; selon la fonction qu'il lui attribuerait, il lui fallait de l'orme, de l'acacia, du charme ou du chêne, qui n'avaient pas la même solidité, donc pas la même utilisation.

Il y avait souvent plusieurs charrons par village. A Sannat on en recensait 8 en 1911, en 1936 ils étaient 7, dont 2 dans le Bourg :

- -Auguste Bonneau né à Sannat en 1862 était marié à Antoinette Gachon dont le père Charles et le frère Louis (voir lettre/commande en fin de chapitre) avaient été eux aussi charrons. Auguste n'avait pas beaucoup de travail et le couple vivait dans la misère.
- -René Parrot né en 1912, jeune charron, était marié à Marcelle Boussageon qui avait une petite boutique de chapeaux. Elle était née en 1915, après la mort de son père à la guerre. Son grand-père Alfred Boudet et son arrière-grand-père Louis Boudet, avaient été forgerons et maréchaux-ferrant. Alfred avait 2 frères : Jean, maréchal et forgeron et Victor, cordonnier. Il fabriquait entièrement des chaussures montantes pour homme. Son fils Marcel, né en 1906, plus connu, sous le surnom de « bouif », a été cordonnier lui aussi ; son activité consistait surtout dans le ressemelage. Sa femme Ezilda aidait sa belle-mère Julie à fabriquer des chemises d'homme sur mesure. Ils habitaient tous ensemble avec Henri, né en 1914, mécanicien.
- -A Saint-Pardoux (Lucien) Henri Hygonnet, né à Sannat en 1872, était installé avec son fils Edmond né en 1908. Son frère Paul né en 1877 avait été charron aux Bordes.
- -Aux Rivaux on trouvait Léon Maumy, il était né en 1910 et n'était pas resté à Sannat, il était parti dans la région parisienne, son père Charles était mort pour la France en 1914.

-A Anchaud, Antoine Collinet, charron et cultivateur, s'était installé chez ses beaux-parents vers1875. Il a eu 3 fils, mais en 1936, il ne restait qu'Adrien qui travaillait en collaboration avec son fils Antoine (né en 1903), forgeron et maréchal. Il était né en 1875 et travaillait en 1911 avec un ouvrier : Victor Dubosclard. Alexandre, né en 1869, avait été charron au Puylatat mais il était mort pour la France en 1915. Bernard, né en 1868, nous a été évoqué par Renée Létang, sa petite-fille dans le premier livre. En 1911 il avait lui aussi un ouvrier : Cyprien Chanudet

Pour Le Poux et La Chaize je laisse raconter Denis Nicolas :

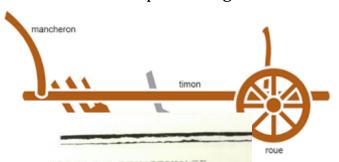
-« Georges Magnier (1913-67) : son père travaillait aux mines d'or. Il est mort durant la Grande Guerre, sans doute de maladie professionnelle. Sa mère, ma voisine du Poux, que j'ai bien connue, Louise Thuret, travaillait comme « bonne » au Montfrialoux. Ensuite, entre les deux guerres, elle faisait du charbon de bois dans les bois d'Evaux et allait le vendre avec sa bourrique au marché. Pour survivre, elle avait aussi une vache qui l'inquiétait beaucoup quand elle « se brejait » avec les énormes troupeaux voisins (au moins 4 ou 5 animaux!). Le père et la mère Magnier se sont mariés juste avant 1914 à Entraigues (St Marien). La mère et le jeune Georges sont venus s'installer au Poux après le décès du père. Georges est parti de zéro pour son métier de charron qu'il a appris d'abord sur Reterre puis auprès de René Parrot. Il a été prisonnier en stalag (pour travaux en usine) en Allemagne de 1940 à 45, et s'est installé à son compte à son retour. Son matériel (d'occasion) a été acheté près de Gouzon. Cela a duré seulement 22 ans de 45 à 67. En complément le couple Georges/Lucie cultivait quelques hectares très dispersés. Lui travaillait le bois avec une méticulosité extraordinaire. Lucie (qui vient de nous quitter en ce printemps 2017 à qui nous rendons hommage) l'aidait pour les pièces de bois longues, à scier ou à raboter. Pour le cerclage métallique des roues en bois, de carriole ou de tombereau, il se rendait chez Auguste Chabot, le ferrage à chaud nécessitant une forge, mais aussi beaucoup d'eau, pour éviter que le bois ne brûle au cercle de fer à chaud. Cela se passait au bord de la mare, devant chez Jean Claude et Lucette Vertadier, mare comblée depuis quelques décennies et devenue... boulodrome!

Vers la fin de leur activité, qui se réduisit rapidement avec les tracteurs et les pneus de tombereaux, Georges Magnier et Raymond Aubert faisaient ensemble le ferrage de leurs roues à La Chaize.

-Raymond Aubert, fils de Marien et de Marie Berger (dite « la Mariande » qui m'a appris le Patois) est né au Poux. Il a appris son double métier du bois et du fer chez Collinet à Anchaud durant 2 ans.

Autant que je sache, lui aussi est parti de zéro...Il a vécu très longtemps au Poux, hébergé par sa mère. Installé à La Chaize, Raymond était forgeron, non maréchal-ferrant, charron, entrepreneur de battage et scieur de bois. Il y avait toujours beaucoup de monde pour l'aider ou le visiter. Dans les années 60, les batteuses ayant vécu, il a même investi dans une petite moissonneuse-batteuse rouge, pour garder sa clientèle... »

Le charron n'avait pas de forge et travaillait en collaboration avec le forgeron.



TROU A TASSEAUX

PLANCHE

TABLE

BIGORNE

Il était l'artisan du fer, il le forgeait à la main. Il était indispensable à tous les artisans car il fabriquait leurs outils ; il formait et changeait les socs et les coutres de charrue, il cerclait

d'un bandage de métal les roues de bois fabriquées par le charron. Il chauffait le métal dans un foyer surmonté d'un énorme soufflet, puis une fois rougi et donc malléable, il le modelait, posé sur son enclume, à l'aide de marteaux et de tenailles spécifiques.

Le maréchal-ferrant :

Le maréchal-ferrant était un forgeron spécialisé, il ferrait les chevaux, les bœufs et quelques ânes qui servaient à leurs propriétaires aux petits déplacements en charrette : foire à Evaux les Bains, visite chez le médecin...Vêtu d'un grand tablier de cuir, il coinçait le pied entre ses genoux et devait ajuster le fer standard au pied du cheval ; mais auparavant, il devait enlever le vieux fer, tailler la corne et la limer. C'était un travail de précision.

En 1911 on recensait 3 forgerons et 1 maréchal-ferrant. En 1936 leur nombre avait augmenté, ils étaient 8 et 1 maréchal.

-Auguste Chabot dont la vie est racontée par sa fille et son gendre, Mme et Mr Coury. Il était né en 1904 à Cherchaud (commune du Chauchet). Son père était cantonnier et il était parti à 14 ans chercher du travail. Dans un premier temps, il avait fait étape à St Loup; le travail y était trop dur pour son jeune âge et le patron ne savait pas enseigner. Il était donc parti à Lussat, puis à Lépaud, où il était resté plusieurs années, d'abord comme apprenti, puis ouvrier. Sa première paie lui avait permis de s'acheter « un complet » (appelé aujourd'hui costume), puis un vélo avec lequel il avait aussitôt participé à une course pour... la gagner. Il était ensuite arrivé à Sannat, où Antoine Nore l'avait pris comme ouvrier. Il employait aussi deux autres jeunes. L'un venait de Saint-Priest, l'autre de Lussat. Sa patronne, Marie, qui voulait le garder, lui avait présenté Alice Bardet, dont les parents habitaient sur la commune voisine, Arfeuille-Châtain, et qui vivait chez son oncle et sa tante, à Sannat. Ils s'étaient mariés et avaient eu 2 enfants : Jeannette en 1926 et Raymond en 1927.

A Montluçon, Dunlop s'était implanté en 1919 et embauchait énormément. Auguste décida donc d'y travailler. Il partait sur sa moto et ne rentrait qu'en fin de semaine, il était « aux mélanges » et respirait sûrement des produits chimiques, ce qui l'avait conduit, au bout de 4 ans, à abandonner ce travail pourtant rémunérateur : ses quatre années à Dunlop lui auront permis de toucher plus de retraite que toute sa carrière d'artisan maréchal-ferrant. Peu avant la guerre il s'était donc installé à son compte dans les bâtiments de l'oncle d'Alice : Félix Bardet qui y avait été cordonnier. Mme Coury, sa fille, m'a précisé que c'était sa femme « Tante Françoise », qui n'ayant pas d'enfant, avait pour ainsi dire adopté Alice ; c'était elle qui avait financé l'achat de matériel et l'agrandissement de la maison en 1933. Personne n'ayant pris la suite d'Antoine Nore, il avait pu lui racheter son enclume et différents outils indispensables. Pendant à peu près 1 an, il « descendait » travailler dans ses anciens locaux avant de posséder son propre atelier. Pendant la guerre, il a été mobilisé à Aurillac, où il ferrait les chevaux. Pour satisfaire ses clients, Alice avait embauché Mr Riothon, originaire de Mainsat; mais s'il ferrait bien les ânes, il ne savait pas ferrer les chevaux. A côté de son métier de maréchal qui marchait très bien, Jeannette, fille d 'Auguste, se souvient que les chevaux attendaient très nombreux, il vendait aussi des machines agricoles entreposées à côté de la forge.

Il ne fabriquait pas lui-même ses fers mais les achetait, il avait ensuite à les ajuster à la morphologie du pied de l'animal qu'il ferrait. Il possédait un tramail (ou travail) pour les chevaux et un autre pour les bœufs. Le fait d'avoir installé ce dernier sous le marronnier, qui y trône toujours fièrement, sur un terrain communal, lui avait valu des problèmes de voisinage, mais la mairie trouvant son travail indispensable à la commune lui en avait laissé le droit. Au début, les paysans avaient peur que cet appareil casse les pattes de leurs chevaux et préféraient les tenir eux-mêmes.

Plus tard il s'était acheté un marteau-pilon qui lui facilitait le travail; mais comme il commençait sa journée à 5 heures et qu'il la finissait tard, le voisinage était assourdi par le bruit infernal de cet appareil.



Son fils Raymond avait appris le métier à ses côtés et ils travaillaient tous les 2 au plus grand bonheur d'Auguste. Mais Raymond avait quitté Sannat pour se marier à Paris où la vie ne lui avait pas convenu et où il mourut à l'âge de

49 ans. Personne n'a donc repris la petite entreprise.

Le forgeron:

-Lucien Fougère était né en 1894 ; il avait épousé Victorine dont les parents avaient travaillé tous les 2 au Tyrondeix dans la famille de Loubens de Verdalle. François Combe né en 1869, y était régisseur et surtout « le



cocher », surnom qui lui était resté, Louise Lépinasse née en 1872 y était cuisinière.

Après leur mariage, ils avaient acheté un bâtiment qui deviendra « l'hôtel des voyageurs » où ils s'étaient installés aubergistes. Il est maintenant habité

par leur arrière-arrière-petit-fils : Eric Chaumeton.

Lucien avait un ouvrier : Georges Tinet, dont tout le monde se souvient, comme garde-champêtre. D'après Mr Coury, Lucien était le meilleur forgeron : un exemple de son travail étant les portails et les grilles de leur jardin proche de la pêcherie.

-Antoine Nore était né en 1880, il était marié à Marie, « la Marie-Casino », épicière née en 1889, fille d'Alfred Boudet qui avait été maréchal et forgeron comme son frère Jean et son père Louis (aussi aubergiste). Sa sœur Victorine était la belle-mère de René Parrot cité comme charron.

Il ferrait les bœufs mais pas les chevaux. En plus de cette activité de forgeron il vendait des vélos et des motos.



-Robert Lépinasse était né en 1902. Il était le fils d'Henri Lépinasse, maçon et aubergiste, lui-même frère de Louise citée plus haut et cousin de mon grandpère Louis Delage évoqué après comme sabotier.

Son commerce ne marchait pas et il était parti en Algérie où il avait été gendarme.

- -Lucien Cluzet était né en 1914, peu après la mort de son père à la guerre. Il n'était pas patron mais ouvrier chez Antoine Nore. Il vivait avec sa mère et sa sœur Léontine qui était couturière et allait devenir Madame Georges Tinet « La Tontine ».
- -A Saint-Pardoux le forgeron Fernand Fayollet était né en 1905. Il était le fils d'Annet Emile Fayollet lui-même forgeron et d'Antoinette la fille de Joseph Hygonnet maréchal-ferrant dont le père et l'oncle avaient été maréchaux taillandiers et aubergistes

Le taillandier, métier aujourd'hui oublié, était un forgeron spécialisé dans la fabrication des outils tranchants: haches, serpes...La majorité des taillandiers avait disparu au début des années 1900.

Fernand Fayollet n'avait pas eu de descendants et c'était Marcel Fauvet qui avait repris son affaire à Saint-Pardoux avant de s'installer aux Fayes.

-Au Montfrialoux on recensait Marcel Grégoire, il était né en 1909 à Reterre où son père était ouvrier maréchal-ferrant chez son beau-père, Mr Solnon. Marié à Suzanne André, il vivait chez son beau-père cultivateur et l'aidait sur sa petite propriété. Il était revenu malade de la guerre.

-Au Clos on avait Emile Chirade, « Milou », il était né à Sannat en 1908 et vivait chez son père Jean-Marie cultivateur, il n'était pas à son compte mais ouvrier à Tardes chez le Maire.

-Arnaud Juste Menut, dont le fils Alexandre a été tué à la guerre en 1915, était né en 1854 à Sannat et avait été maréchal et forgeron. Notons qu'il fut maire de la commune de 1889 à 1899. Il devait avoir beaucoup de travail car à chaque recensement il avait 1, voire 2 ouvriers, à moins que ce ne soit des apprentis qu'il formait. Son 2ème fils, Eugène, né en 1880, était recensé forgeron dés ses 16 ans et ce jusqu'en 1911.

Il était le père d'Yvonne (1907) qui a été épicière et la femme de René Malterre, un de nos bouchers des années 50, et de Clara (1910) dont la famille revient régulièrement à Sannat.

A Sannat certains agriculteurs cultivaient du chanvre. Il a été peu à peu remplacé par le coton puis par des fibres synthétiques. A l'époque il était fauché, bottelé et mis à « rouir » dans un ruisseau. Après séchage, le travail



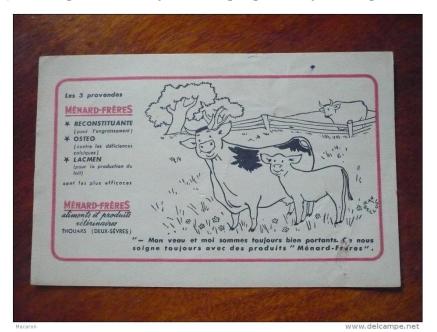
était effectué à la main par les femmes à la veillée : elles cassaient des morceaux de 20 à 30 cm et n'en gardaient que « l'écorce » : la fillasse. Elle était ensuite mise en paquets, peignée, filée et conditionnée en boule. La pelote ainsi obtenue était confiée au tisserand : à St Pardoux Madame Muraille avait un métier

à tisser et exerçait cette fonction. Son père, François, et son frère Ludovic avaient été cultivateurs et charrons. Sur le recensement de 1911, elle vivait avec son fils aîné en tant qu'aubergiste, en 1936 elle vivait avec son petit fils et se déclarait journalière. Mon père se souvient bien d'elle quand elle venait faire refaire ses sabots et discutait avec sa grand-mère paternelle.

Le sabotier :

Les cultivateurs se chaussaient majoritairement de sabots, avant que les bottes ne viennent les remplacer petit à petit. Il y avait 7 sabotiers en 1911 et plus que 3 en 1936. Je vous renvoie au livre N° 1 pour y relire le chapitre sur ce métier aujourd'hui disparu lui aussi.

- François Terraillon, né en 1866 avait été recensé sabotier depuis 1896, avec son père Marien, lui-même sabotier. Il était devenu chef de famille en 1901, marié à « la Camille », née en 1874, épicière. Mr Coury m'a raconté qu'il avait des ânes et qu'il les emmenait régulièrement à la foire à Chambon, mais comme il en voulait trop cher, il ne les vendait pas et les ramenait à chaque fois.
- -Gilbert Bayle était né en 1876 et Lucette Vertadier, sa petite fille, nous l'a évoqué dans le livre précédent.
- -Louis Delage, mon grand-père, était né en 1900. Ses parents auraient voulu qu'il fasse des études pour être professeur mais à la suite du décès de son père il a dû travailler au plus tôt. Le métier de sabotier était à l'époque un métier où il y avait du travail pour tous ; il avait donc cherché un maître d'apprentissage : ce fut Théodore Barse. Recensé sabotier aux Fayes depuis 1880, d'abord chez son beau-père Sébastien Avignon lui-même sabotier et aubergiste, puis à son compte et jusqu'à sa mort survenue au cours de la grande épidémie de grippe espagnole de 1918-1919. Louis allait tous les jours à pied aux Fayes. A l'époque il n'y avait pas de contrat écrit (le contrat



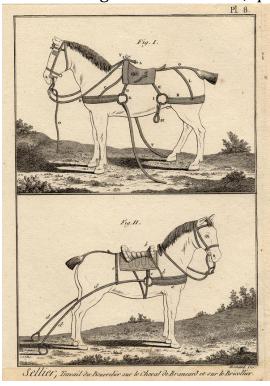
d'apprentissage écrit deviendra ne obligatoire qu'en c'était 1928), accord verbal entre les 2 parties; il n'y avait pas rémunération ni pour la formation, ni pour travail le fourni ensuite.

Après son service militaire de 2 ans à Issoire dans l'artillerie, il s'était donc installé sabotier. Il s'était marié à Alphonsine Bessière qui a été la première cantinière et a exercé parallèlement des petits métiers : porteuse de télégramme, brodeuse pour Aubusson, tricoteuse...Louis aussi a du se diversifier et vendait des produits agricoles « Ménard -frères» : grains pour pondeuses, aliments divers, petits médicaments vétérinaires...

Henri Nore, son voisin cultivateur qui s'y connaissait en soins animaux, faisait office de « conseiller vétérinaire » (trop cher pour nos paysans) et lui envoyait des clients. Henri était le mari de « La Sidonie », l'institutrice des filles. Ses clients lui étaient fidèles, mon père m'a raconté que Mme Méry qui avait déménagé à l'entrée de Budelière faisait régulièrement le chemin à pied, partant le matin de bonne heure et rentrant à la nuit chez elle. Elle apportait son casse-croûte qu'elle mangeait près du poêle dans « la boutique » pendant que mon grand-père remettait sa paire de sabots à neuf.

Son fils Paul, mon père, né en 1926, a appris le métier avec lui, mais a choisi une autre profession : radio électricien plus prometteuse d'avenir.

-Depuis 1886, était recensé sabotier Alfred Aubert dit « Marcellin », il était né en 1862, son fils Richard avait été tué en 1918. Dans la même maison vivait sa fille Marcelline, née en 1888, gérante de « la Coop » avec son mari Eugène Genillier « Gégène » né en 1891, qui exerçait le métier de bourrelier.



Le bourrelier:

-Marcel Montagne né en 1910 avait commencé son activité de sellierbourrelier en venant de Lépaud uniquement le dimanche. Il avait beaucoup de clients et s'était donc installé à Sannat mais il était resté peu de temps.

Le travail du bourrelier consistait à travailler la bourre (poils issus du tannage des peaux) et le cuir. Il

s'occupait de tout ce qui était harnachement : colliers, harnais, sellette, lanières de cuir, traits...

Dans notre coin de campagne de ce début de XXème siècle, les petits métiers abondaient, aujourd'hui 100 ans plus tard, qu'en reste-t-il? Peut-être un signe de renouveau : quelques jeunes familles ont choisi de rester à Sannat ou d'y venir. La population était de 1382 habitants en 1911, et de 396 cent ans plus tard soit moins de 30 %.

